

SOUVENIR D'UN HOSPITALO UNIVERSITAIRE

Avant le temps plein hospitalier Réforme de 1958

La vie d'un médecin des Hôpitaux, Professeur de Médecine a changé du tout au tout pendant la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Même son nom a changé. De médecin des Hôpitaux il est devenu un praticien hospitalier, un PU PH pour employer le sigle.

A vrai dire ces souvenirs étaient destinés à un public non médecin mais je pense que cela peut vous intéresser et vous amuser si j'évoque mes débuts.

J'ai terminé l'Internat de Paris en mai 1954. A vrai dire, la fin de l'internat était une période angoissante. On n'avait plus le salaire d'interne et les chefs de clinique du Professeur de Gennes n'étaient pratiquement pas payés. Marié déjà père de famille (une fille) j'ai vécu de petits boulots ; vacances de médecine du travail, conférences d'internat. Le programme ayant changé et comportant en plus de la physiologie j'ai fait des conférences de physiologie. Lafon, assistant du Professeur Morin à l'Hôpital Foch à Suresnes s'étant cassé la jambe aux Indes je l'ai remplacé . Mais surtout je ne savais pas quoi faire car concourir au Médicat des Hôpitaux de Paris paraissait très aléatoire.

C'est le hasard qui m'a conduit à Rouen. Un jour en salle garde, j'appris que d'anciens collègues à Rouen seraient heureux qu'un spécialiste en endocrinologie nutrition y vienne car il y avait une place. Contact pris avec Laumonnier il me confirma le fait. Potez, le directeur de l'Ecole de Médecine, me dit qu'il n'y avait pas de poste hospitalier en vue mais il m'offrit de faire les cours de pharmacologie de quatrième année car il 'avait personne de disponible. Cela vous fera connaître me dit il. A condition que le patron de la pharmacologie à Paris, le Professeur Hazard, donne son accord ; Mais son fils Jean Hazard était interne avec moi chez Pasteur Valery Radot et tout s'arrangea.

C'est ainsi qu'à la rentrée universitaire de 1955, je vins comme professeur non résident, entre deux trains, faire avaler à une vingtaine d'étudiants trois heures de cours à l'Enclave Sainte Marie.

Puisque je devais m'installer à Rouen mon maître, le Professeur Mollaret de conseilla de me présenter l'Agrégation de Thérapeutique me disant que si j'étais admissible cela équivaldrait au capes, Au concours d'octobre 1955 je fus admissible (leçon de 4 heures) et j'allais remercier le président du jury et lui demander de m'autoriser à ne pas me présenter à l'admission (leçon de 24 heures).

Mais trouver à Rouen, à cette époque, un logement professionnel n'était pas chose facile. C'est pourquoi je n'ai pu m'installer qu'en avril 1956. Il me restait me faire une clientèle et pour cela avoir des correspondants. Yves

Guerbet m'avait fait une liste de médecins à aller voir. On était reçu très courtoisement par un médecin à qui j'expliquais que ma spécialité était certes l'endocrinologie et le diabète mais que j'avais des connaissances larges comme celle d'un consultant. On se séparait sans certitude car en Normandie on ne se décide pas sur un coup de tête. Petit à petit j'ai vu venir des clients ou été appelé en consultation. Avec certains médecins j'étais très inquiet car je les savais bons médecins. Si lui ne sais pas qu'est ce que je vais pouvoir découvrir. C'est ainsi que j'ai connu des amis chers qui ne sont plus : Lafitte de Pavilly, Guy Lanfry, Pierre Dammane.

L'Hôtel Dieu

Une fois installé, le Professeur G. Potez me proposa de venir bénévolement dans son service le matin où je retrouvais Michel Samson qui était dans la même situation que moi. Nous attendions qu'il y ait un concours de médecin des Hôpitaux

Le service du Professeur G. Potez était au premier étage de l'aile droite de l'Hôtel Dieu. Il se composait de deux salles communes d'une soixantaine de lits. La première de malades aigus, principalement des affections pulmonaires et des cirrhoses. La seconde de grabataires qui attendaient leur décès. Dans le service il y avait un interne Fournier et des externes. Le Professeur Potez nous proposât à Samson et moi de faire fonction de chefs de clinique. Les soignantes étaient des sœurs, très dévouées mais déjà âgées et qui n'aimaient pas changer leurs habitudes. C'est dire mon étonnement, moi qui venait du très moderne l'Hôpital Foch à Suresnes, hôpital de la SNCF, mais avec des médecins de l'Assistance Publique de Paris. Même les prescriptions du Professeur Potez m'étonnaient. Il n'aimait pas utiliser les antibiotiques dans les infections respiratoires et l'usage de la cortisone était tout à fait inconnue. Aussi Samson et moi conseillons parfois à l'interne de prescrire un antibiotique et à la sœur de ne pas le dire au patron. Le Professeur G. Potez prit sa retraite à 71 ans (1960) car du fait de sa déportation il bénéficia d'une année supplémentaire.

Entre temps, la situation universitaire avait changé, j'enseignais la pharmacologie et la thérapeutique en cinquième année. Les cours se faisaient alors rue Stanislas Girardin dans les locaux d'anatomie. Heureuse période où je connaissais tous les élèves par leur nom. A ce propos il me revient une anecdote. Un jour Le Coguiec dit tout haut. C'est triste de s'enfermer alors qu'il fait si beau dehors. Je lui dis chiche et comme il y avait assez de voitures nous sommes partis dans la forêt de Roumare faire le cours. Pour en finir avec les cours, j'ai été nommé en Octobre 1958 à l'agrégation de thérapeutique et fis ma leçon inaugurale en Décembre 1962. Elle avait lieu dans la salle du Conseil Municipale de l'Hôtel de Ville, lors de la rentrée solennelle de l'Ecole de Médecine de Rouen en présence du maire, du préfet, de l'archevêque. Les Professeurs étaient en toge. J'y parlais de la recherche en thérapeutique. J'ai continué les cours de pharmacologie jusqu'à ce que Boismare prenne le relais (1965)

Samson, Cornillot et moi durent attendre jusqu'en 1961 un concours hospitalier où nous fumes reçus. J'ai été donc professeur titulaire avant d'être médecin des hôpitaux. A vrai dire auparavant nous étions déjà considérés comme des titulaires. C'est ainsi que j'ai remplacé pendant ses absences Bertrand à l'Hospice Général. Les médecins des hôpitaux de Rouen avaient une espèce de tontine qui ne pouvait se poursuivre que si le nombre des adhérents était de 50. Aussi Duprey nous proposa t'il, dès avant le concours, de nous y inscrire en prenant notre quote part à sa charge si nous nous engageons à continuer d'y participer ensuite. En 1962 je partageai avec P.Paris le service du Docteur Duprey, décédé. Ce service était également au premier étage de l'Hôtel Dieu dans les salles 1 (femmes) et 8 (Hommes). P. Paris ayant été nommé à Charles Nicolle je restais seul chef de ce service en Octobre 1965.

L' Hôpital de Bois Guillaume

Le 1^{er} Mars 1967 je suis monté de l'Hôtel Dieu à l'hôpital de Bois Guillaume dans l'ancien pavillon, appelé maintenant La Colombière. Les services d'enfants du Professeur Dessaint (chirurgie) et du Professeur J. Fleury (médecine) étaient descendus dans le Pavillon de Pédiatrie à Charles Nicolle.

C'était un vrai changement : un service avec des chambres et non plus une salle commune où l'on devait mettre des paravents pour isoler les mourants , du personnel infirmier civil et non plus des sœurs

Le service, au premier étage, avait la forme d'un T avec une partie parallèle à la route de Neufchâtel et une partie perpendiculaire avec un appendice de 5 chambres à un lit. Mon bureau et celui des secrétaires se trouvaient à l'extrémité nord de la barre du T. Le bureau des infirmières et celui de la surveillante dans l'autre partie.

Le rez-de-chaussée de La Colombière comportait des bureaux, la consultation et le service de radiologie du docteur Antoine Petit et perpendiculairement le service du Docteur Cornillot. Au second étage se trouvait le service de convalescence du Docteur Delaporte

Le Professeur Bernard Hillemand qui avait été nommé à l'agrégation en 1966 vint rapidement me rejoindre comme médecin adjoint. Il y avait en outre deux internes dont Michel Dubuisson qui ensuite devint chef de clinique.

La surveillante fût Mademoiselle Giffard que Monsieur Marc Boulanger, alors directeur de Bois Guillaume m'avait proposée. El était aidée par 5 infirmières I.D.E, 9 aides soignantes, 9 ASH. L'effectif fût doublé en 1968.

Le service comportait néanmoins un gros défaut car les salles étaient de 6 lits avec un seul poste d'eau et 2 sanitaires par demi aile. Début 1968 j'entendis un matin à la radio que le Ministère allait dégager des crédits pour

l'humanisation des hôpitaux. Rencontrant par hasard ce matin même Monsieur Sénat, le directeur de CHU, je lui demandais s'il avait entendu cette annonce. Il me répondit que non mais qu'il allait au Ministère l'après midi et qu'il se renseignerait. Le soir même il me téléphonait pour me dire qu'il avait pris une option pour mon service. C'est ainsi que l'on transforma ces salles de 6 lits en salles de 2 lits avec un sanitaire. Le service comporta alors 80 lits que Monsieur Lecanuet vint inaugurer.

A partir de cette période je pus hospitaliser des malades personnels soit des diabétiques soit des malades adressés par des correspondants pour diagnostic. Ainsi peu à peu ce service de médecine générale devint un service de spécialité : diabétologie et médecine interne

En 1971, je pris le temps plein. Jusqu'alors j'avais mené la vie habituelle d'un médecin hospitalier qui le matin allait dans son service à l'hôpital et l'après midi consultait chez lui et faisait ses cours à l'Ecole de Médecine. Mais le Professeur Robert Debré avait créé, en 1958, un nouveau régime où le médecin hospitalier ne consultait plus à son domicile et était présent toute la journée à l'hôpital. Pour faciliter la transition le médecin hospitalier eut le droit deux après midi par semaine de consulter ses propres malades. C'était la consultation privée. Ce système dura jusqu'en 1982 où sur la suggestion du Ministère j'abandonnais la consultation privée pour me consacrer uniquement à mes tâches hospitalières et universitaires.

Le Service temps plein à Bois Guillaume

Entre temps le service s'était complété avec l'arrivée d'une diététicienne (Madame Viardot, puis Madame de Bats) et d'une kinésithérapeute (Madame Bazire puis Madame Mézaize).

Puisque l'activité du professeur temps plein devait comporter les soins, l'enseignement et la recherche. Le service entreprit une recherche sur le traitement des obésités graves souvent compliquées de diabète, d'hypertension, d'apnée du sommeil. Après une semaine de régime à 500 calories, où nous avons vu une amélioration nette des glycémies, des chiffres tensionnels et des apnées du sommeil, le malade était mis à un régime élargi adapté à son cas. Il recevait une éducation diététique et avait une activité physique dirigée par la kinésithérapeute. Profitant de ce que le service de cardiologie avait réalisé avec le centre de rééducation des Herbiers pour les infarctus du myocarde une convention pût être passée pour que nos obèses aillent également aux Herbiers. L'hospitalisation en tout durait un mois. Les résultats à cours terme furent satisfaisants dans l'ensemble.

En 1980 commença l'éducation des diabétiques. Ce qui est une révolution dans le traitement du diabète puisque ce n'est plus le médecin qui fixe les doses d'insuline quotidiennes mais le malade. Les médecins du service ne pouvaient pas à eux seuls faire cette éducation on demanda leur aide aux infirmières. Mademoiselle Giffard et l'équipe furent immédiatement d'accord. Les infirmières acceptèrent avec enthousiasme,

toutes heureuses de cette participation donnant une autre dimension aux soins infirmiers. Pour les anciens malades on créa des semaines d'éducation. Chaque nouveau diabétique sortait du service avec un fascicule pour mieux comprendre le diabète, un livret de recette et divers documents fournis par les laboratoires. Alors fût créée la filiale AFD Haute Normandie dont les membres déjà éduqués aidèrent les nouveaux diabétiques.

Entre temps le professeur Hillemand ayant été nommé chef de service à Oissel et le professeur L. M. Wolf était devenu le médecin adjoint avec comme chef de clinique Pierre Vuillermet.

Le 17 juin 1983 le service déménagea au premier étage de l'Argillère dans un service de 60 lits, le second étage étant celui du service Wolf et le troisième celui de . Boureille. .

C'est alors que se posa le problème des pompes à insuline. Nous en avons besoin pour équilibrer certains diabètes instables mais également pour les grossesses des diabétiques. De même De Ménibus en avait besoin pour les enfants. L'obtention ne fut pas simple. Il fallut signer une convention entre la Caisse Régionale de la SS, qui achetait les pompes, le CHU et un association de malades qui les gérait. L'AFD Haute Normandie était toute trouvée. Grâce à cette convention on a pu avoir des pompes et recruter deux médecins Madame Welisko pour le enfants et Antoine Gancel pour les adultes. Ultérieurement le CHU géra les pompes mais madame Welisko et Antoine Gancel furent titularisés à titre de médecin temps partiel. Ceci pose le problème des médecins temps partiel mono appartenants dans un service temps plein. En effet le Docteur Vuillermet qui avait été nommé médecin des hôpitaux temps plein décida ultérieurement de s'installer en clientèle donc de devenir temps partiel. Evidement pour un chef de service c'est se priver d'une moitié de collaborateur. Mais cela a un gros avantage car il vit plus de clients et adresse des malades au service. D'autre part les postes de PUPH, professeur à la faculté -médecin des hôpitaux devenaient de plus en plus difficiles à obtenir. Mais tout compte fait c'est un excellent moyen de garde un contact étroit entre les médecins de ville et un service hospitalier

La gravité du diabète chez les diabétiques enceintes venait que souvent alors que tout allait apparemment bien, on assistait à une mort subite du fœtus dans les dernières semaines de la grossesse. Aussi pratiquait on un accouchement prématuré à la 36^{ème} semaine. L'échographie fœtale était ses débuts. Il fallait avoir un accoucheur disponible à tout moment. Jacques Petitcolas qui était à la Clinique de la Croix Rouge à Bois Guillaume accepta ce rôle.

En juin 1983 le service disposa d'un pancréas artificiel qui permit de calculer les besoins en insuline. Il permit également au Docteur Mourad (assistant libanais) de montrer que ces besoins étaient pratiquement identiques avec le régime hospitalier habituel et les habitudes alimentaires d'un nord africain.

L'équipe médicale se composait alors d' un médecin mono appartenant temps plein, Madame Ozenne, de 2 médecins temps partiel Vuillermet et

Gancel, d'un attaché ancien du service le Docteur Dubuisson et d'un chef de clinique Jean Doucet qui voulait devenir PU-PH. Pour pouvoir concourir il lui fallait alors posséder une thèse de doctorat es sciences. Tout heureux d'avoir dans le service un ordinateur que le laboratoire Servier nous avait payé, Doucet choisit une étude prévisionnelle statistique. Savoir si le groupement de certains signes pouvaient annoncer la survenue d'une neuropathie diabétique. La seule conclusion certaine fut que la dyschromatopsie diabétique n'annonçait pas une neuropathie. Aussi n'ai je pas été étonné de voir que la prévision mathématique des produits dérivés en Bourse avait conduit à des catastrophes quand elle était prise pour une vérité certaine.

Mademoiselle Giffard prit sa retraite en Janvier 1987, regrettée par tout le service.

En Septembre 1990, ce fut mon tour et le Professeur Courtois me succéda à la tête du service. A vrai dire pendant 3 ans je continuais à venir dans le service à titre de consultant. La retraite des hospitalo-universitaires était fixée à 70 ans (voir Professeur Potez). Mais le Ministère plus tard la fixa à 65 ans. Malheureusement pour lui nous étions dans la même catégorie que les Conseillers d'Etat qui firent valoir le Droit. Aussi on trouva cette mesure. Nous continuons à enseigner jusqu'à 68 ans mais nous ne sommes plus chef de service hospitalier à 65 ans. Aujourd'hui (2008) Courtois est la retraite. Le Professeur Kuhn dirige le service de diabétologie. Madame Ozenne, Vuillermet et Gancel y travaillent. Le Professeur Doucet dirige le service de Gériatrie de Bois Guillaume.

J'ai été très heureux dans mon service et je remercie tous mes collaborateurs médecins, surveillantes, infirmières, diététiciennes kinésithérapeutes. J'ai été aussi très heureux de faire deux métiers, soigner des malades, enseigner des jeunes et enfin de participer à cette mutation de la médecine hospitalière.

Professeur Jean Claude Schrub